

milieu du jour on est obligé de s'éclairer par des torches. On ne traverse jamais ces forêts sans se faire accompagner par une suite nombreuse.

Dans la province de Matarem, entre les deux capitales, on voit des ruines de temples; elles consistent en murailles et colonnes encore debout, en statues colossales renversées à terre et brisées; elles ressemblent à celles des temples hindous; on voit diverses figures accompagnées de statues de lions et d'éléphants. Le plus grand des temples de Loro-Djongrang avait quatre-vingt-dix pieds de hauteur. La statue de ce dieu, le même que Bahavani de l'Hindoustan, a dix bras; elle tient sous ses pieds un buffle, elle saisit par les cheveux et terrasse le génie du mal. Les Javanais adorent encore aujourd'hui cette statue, et la couvrent de fleurs. Les temples de Loro-Djongrang se composaient de vingt édifices différens, tous avec des enceintes et des entrées particulières. Toutes ces immenses constructions sont en pierres de taille, sans mortier ni ciment.

A quatre cent vingt toises au nord-nord-est de Loro-Djongrang, on remarque des ruines encore plus surprenantes; ce sont les Tchandi sivou, ou les mille temples. Il est impossible de voir un plus grand nombre de colonnes, de statues, de bas-reliefs entassés sur le même terrain; tout est fini avec une perfection extraordinaire; ces monumens an-

noncent de l'invention, de l'art et un goût pur et très-exercé. Les statues des gardiens du temple ont neuf pieds de haut, quoique agenouillées: leurs grosses faces ont une expression de gaieté qu'on ne retrouve pas dans les autres monumens de l'île, ni dans ceux de l'Hindoustan. La chevelure de ces figures paraît entièrement bouclée; elle est si épaisse et si massive qu'elles ont l'air d'être affublées d'une grande perruque, ce qui, avec les longues moustaches qui recouvrent leurs lèvres, leur donne une physionomie toute particulière. Chacun de ces temples forme un parallélogramme qui a environ cinq cent quarante pieds anglais de long sur cinq cent dix de large: ils sont à peu près tous construits sur le même plan; les costumes, les emblèmes des statues, tout y ressemble à ce que l'on observe dans les temples des Hindous; la distribution intérieure, comme dans les temples de Loro-Djongrang, est en forme de croix; et la plus grande de toutes les salles est placée au centre.

Une quantité de belles ruines couvrent d'autres cantons de cette contrée. C'est dans le voisinage du Gounong-Dieng, mont situé près des limites, du côté de Pacaloungan, province appartenant aux Européens, que les traditions des Javanais placent le séjour de leurs dieux.

En allant à l'est et en se rapprochant de Soura-Kirta, on rencontre à l'est de cette ville les

ruines de Soukou. Une des principales constructions que l'on y voit, est une pyramide tronquée qui s'élève sur le sommet de trois terrasses placées les unes au-dessus des autres; il y a des obélisques, des colonnes et des bas-reliefs, en partie renversés près de cette pyramide; la longueur des terrasses est environ de cent cinquante-sept peids: la première a quatre-vingts pieds de haut, la seconde trente, la troisième cent trente pieds. La porte d'entrée de ce temple est aussi en pyramide; enfin les figures sculptées et les bas-reliefs que l'on y voit, ressemblent à ceux que l'on a trouvés en Egypte.

Les inscriptions que l'on a découvertes à Soukou, à Soura-Kirta et ailleurs sont nombreuses. Il y en a une seule en caractères anciens dévangari; plusieurs en caractères qui paraissent avoir quelque rapport avec le javan moderne; d'autres en caractères inconnus; d'autres enfin en kavi ou anciens caractères javanais. Ces inscriptions sont gravées sur la pierre; les dates qu'elles portent doivent se rapporter à l'ère des Javanais qui est de l'an 75 après Jésus-Christ. Quelques-unes remontent jusqu'à l'an 116.

Dans toutes les ruines de Java on a rencontré d'anciennes médailles en cuivre, toujours percées au milieu, elles offrent plusieurs sujets en relief.

Les Javanais sont généralement d'une taille au-

dessous de la moyenne; elle est bien prise; les hommes ont la mauvaise habitude de se déformer en se serrant fortement le ventre, et les femmes en rétrécissant la partie de leurs vêtements qui leur couvre le sein. Les Javanais ont en général, comme les Sumatranais, les extrémités assez grêles; ils ont aussi le front élevé, les sourcils bien marqués, et assez éloignés des yeux qui sont noirs, et qui par leur disposition oblique ressemblent à ceux des Chinois; ils ont le nez petit et aplati, moins cependant que les autres insulaires de l'archipel asiatique. Ils liment et noircissent leurs dents, et gâtent leur bouche par l'usage de mâcher du betel et du tabac. Les pommettes des joues sont saillantes; la barbe est peu fournie; les cheveux ordinairement noirs et droits, quelquefois tombent en boucles, et sont d'un brun rougeâtre. Leur physionomie est douce, tranquille et pensive, elle exprime aisément le respect, la gaieté, la gravité, l'indifférence, la timidité ou l'inquiétude.

Leur peau est jaune; le plus grand éloge que l'on puisse donner à la beauté d'une femme est de comparer son teint à la couleur de l'or. A l'exception de quelques habitans des montagnes, les Javanais manquent de ce mélange de couleur vermeille, nécessaire pour constituer la couleur cuivrée. Cependant leur teint est généralement plus rembruni que celui des insulaires voisins, surtout

parmi les habitans de la partie orientale, ou Java proprement dit, qui ont des traits plus délicats, et offrent plus de traces du mélange d'une colonie venue de l'Hindoustan que les habitans de Sonda. Ceux-ci ont tous les caractères d'une race montagnarde; ils sont plus ramassés, plus forts, plus courageux, plus actifs que les habitans de la côte et des territoires orientaux. Sous quelques rapports, ils ressemblent aux Madourais qui ont l'air plus martial et plus indépendant, et le maintien plus fier que les Javanais.

D'ailleurs il existe chez ceux-ci entre les classes supérieures et les classes inférieures des différences notables et plus grandes que celles qui peuvent être attribuées à la différence du genre de vie et des occupations. Les traits des chefs sont plus délicats et plus semblables à ceux des Hindous; tandis que le peuple a conservé des traces plus marquées de la race des premiers habitans de l'île. La couleur diffère aussi dans les différentes familles; quelques-unes sont beaucoup plus brunes que les autres. Le mélange avec la race chinoise est souvent reconnaissable chez plusieurs chefs; les traits de la physionomie arabe sont rares, excepté parmi les prêtres, et quelques familles du rang le plus élevé. On ne voit d'autre difformité parmi les Javanais que les goîtres auxquels les montagnards sont sujets.

Les femmes sont en général moins bien que les hommes; lorsqu'elles avancent en âge, elles sont extrêmement laides. Dans la classe inférieure, on peut attribuer la cause de cette dégradation physique aux rudes travaux auxquels elles sont assujéties sous ce climat ardent. A Bali, île voisine, où les femmes des paysans ne sont pas réduites à une condition si pénible, on en voit de très-jolies, et à Java celles des hautes classes sortant peu, ont à cet égard une supériorité décidée sur les autres.

La salubrité du climat et la fertilité du sol de Java, y facilitent les mariages; l'homme y vit à peu près aussi long-temps que dans la partie tempérée de l'Europe. On y voit beaucoup de vieillards de soixante-dix et même de quatre-vingts ans, et quelques-uns de cent ans et plus. Les hommes se marient à seize ans, les femmes à treize. Il est rare de trouver un homme célibataire à l'âge de vingt ans; et plus extraordinaire encore de voir une vieille fille. Aucune loi, aucune institution religieuse ne prescrit le célibat aux prêtres ni à aucune classe de la société; personne ne s'y astreint.

Les femmes enfantent jusqu'à un âge avancé. Quoiqu'il s'en rencontre quelques-unes qui ont jusqu'à treize et quatorze enfans, leur nourriture et leur entretien ne coûtent presque rien; on ne

craind donc pas d'en augmenter le nombre; cependant les familles sont moins nombreuses qu'en Europe; elles se réduisent généralement à quatre ou cinq personnes en comptant le père et la mère. Les jeunes gens abandonnent de bonne heure la maison paternelle, il meurt beaucoup d'enfans par les maladies, jamais cependant par suite de négligence. Comme le travail des femmes rapporte autant que celui des hommes, les filles sont élevées avec le même soin et vues avec autant de tendresse que les garçons. Toutes les femmes, à l'exception de celles des chefs, nourrissent leurs enfans.

Les dissolutions de mariage sont fréquentes et ont lieu pour le plus léger prétexte; mais elles n'entraînent pas l'abandon des enfans. Les époux, tant qu'ils restent unis, se gardent une fidélité mutuelle. La polygamie, quoique permise par la religion et les lois, n'y est pas commune. Peut-être la facilité de changer de femme, diminue le désir d'en posséder plusieurs à la fois. Les chefs seuls en ont plus d'une. Les chefs en épousent deux, et les souverains quatre; et de plus les premiers ont jusqu'à trois et quatre concubines, et les seconds jusqu'à huit et dix.

La chaumière d'un paysan ne lui coûte à construire que deux à quatre roupies (6 à 12 fr.), elle est toujours de niveau avec le terrain, et dif-

fère sous ce rapport des habitations des autres insulaires de l'archipel asiatique. Les murs sont en bambous aplatis et réunis ensemble par un ciment. Les séparations, quand il en existe, sont aussi en bambous, et le toit est couvert en feuilles de palmier nipa, ou autres grands végétaux. La forme et la dimension de ces chaumières varient selon les territoires de l'île et les facultés des propriétaires. Dans l'est, où la population est plus rapprochée, et le pays très-bien cultivé, elles sont plus petites, et faites de matériaux plus légers; dans l'ouest, elles ont une charpente; l'intérieur et la galerie de la façade abritée par le prolongement du toit sont, élevés de deux pieds au-dessus du sol. Aucune n'a des fenêtres, elles ne reçoivent du jour que par la porte, ce qui a peu d'inconvénient dans un pays où tout se fait en plein air. Les femmes se tiennent sous le portique, soit qu'elles filent ou cardent le coton, soit qu'elles se livrent à une occupation sédentaire.

Les maisons en briques ne sont ordinairement habitées que par les Chinois.

Les chaumières des paysans javanais sont réunies en village. Chacune est entourée d'un terrain suffisamment grand pour fournir aux besoins de la famille; le colon le cultive avec un soin particulier, ce qu'il y récolte lui appartient; il l'entoure d'arbres et d'arbrisseaux dont l'ombre le garantit des

ardeurs du soleil et dont les fruits le récompensent de ses soins. Ainsi les villages les plus nombreux présentent aux regards un frais bocage ; on n'aperçoit pas une seule maison. Ces masses de verdure parsemées dans les plaines ou sur les flancs des montagnes, y forment des aspects variés et singulièrement pittoresques. Dans les saisons où tout le pays est inondé pour la culture du riz, elles ressemblent à autant d'îles qui s'élèvent du sein des eaux ; à mesure que la jeune plante prend de la croissance, sa verdure pâle contraste avec la teinte sombre de ce feuillage touffu, et lorsque les grains ont acquis leur dernier degré de maturité, et qu'avec un luxe de végétation inconnu en Europe, ils semblent revêtir la terre d'un vêtement doré, ces villages par leurs dômes de feuillage, diversifient agréablement le paysage et reposent les yeux.

Les villes sont, comme les villages, entourées de jardins et de vergers, et défendues par des haies de bambous. Soura-Kirta, la capitale des Javanais indépendans, qui renferme plus de 100,000 âmes, doit être considérée plutôt comme une réunion de grands villages que comme une cité, dans le sens que les Européens attachent à ce mot. Les rues qui traversent les principales villes ou les grands villages, sont larges, bien alignées et très-propres. Les palais des princes

qu'on nomme kratons, sont entourés de fossés et de murs qui servent de remparts ; ordinairement on les garnit de canons. Le mur qui ceint le kraton de Youdgia-Kirta, n'a pas moins de trois milles de circonférence. L'Aloun-Aloun est la grande place devant le palais ; on entre ensuite dans le kraton par le Setinghel, perron très-élevé, sur lequel se fait l'inauguration du souverain, et où il s'assoit quand il se montre au public. Devant le Setinghel, on plante deux varinghen ou figuiers des banians, qui ont toujours été regardés à Java comme les emblèmes de la souveraineté.

L'ameublement des Javanais est extrêmement simple. Leurs lits, comme ceux des Sumatranais, consistent en une natte fine, avec un ou plusieurs oreillers ; au-dessus de la tête s'étend une étoffe colorée qui tient lieu de baldaquin. Les mets se servent sur de grands plateaux de cuivre ou de bois, et dans des plats de porcelaine ou de cuivre. Les convives prennent les morceaux avec le pouce et l'index, et ils les jettent dans leur bouche. Ils se servent de cuillers pour les liquides, et très-rarement de fourchettes et de couteaux.

Les maisons des riches sont mieux meublées, et dans les territoires occupés par les Hollandais, les chefs ont adopté les habitudes et le luxe de

l'Europe ; ils ont des tapis , des miroirs , des chaises , des tables.

Les Javanais ont un goût très-prononcé pour les illuminations. Les jours de fête ils décorent l'enclos autour de leurs maisons , de guirlandes , de festons et de couronnes faites avec diverses fleurs et les jeunes pousses des cocotiers et des bambous disposées avec beaucoup de goût.

Dans plusieurs provinces de l'intérieur et dans les parties hautes de l'île , les habillemens chauds sont indispensables. Les Javanais sont généralement vêtus des étoffes tissées chez eux , mais ils y mêlent des portions du costume européen. La pièce principale est le sérong , décrit précédemment en parlant de Sumatra. Les Javanais font aussi usage du djarit qui ne diffère du sérong que parce que l'étoffe n'en est pas cousue aux deux bouts. Les jours de cérémonie , au lieu de sérong ou de djarit , ils mettent le dodot qui est en coton ou en soie , et beaucoup plus ample ; ils se drapent avec une grâce infinie.

Les Javanais de la classe inférieure portent des caleçons courts d'étoffe grossière , et un djarit attaché autour des hanches , qui ne descend que jusqu'à mi-jambe , et ressemble à un jupon court. Ils ont aussi le kalambi , sorte de veste à manches courtes , qui est souvent blanc , et plus fré-

quemment d'un bleu clair , avec des raies bleues plus foncées. Ils enveloppent leur tête d'un mouchoir qu'ils ploient de différentes manières , et la couvrent souvent d'un grand chapeau de feuilles , ou de tiges de bambou fendues et applaties qui , de même qu'un parasol , les garantissent du soleil et de la pluie. Ils attachent à leur ceinture un mouchoir , et y suspendent aussi un petit sac qui contient le tabac et le siri. Le cris ou poignard complète l'habillement de toutes les classes. A celui de l'ouvrier il faut ajouter une hache ou un coutelas pour couper le bois , les broussailles ou l'herbe.

Les femmes portent de même le djarit attaché autour des hanches ; il descend toujours jusqu'à la cheville , il n'est jamais relevé comme l'est celui des hommes quand ils travaillent , il est lié avec l'oudat , sorte de cordon ou de ceinture. Elles ont de plus le kembang qui est un corset entourant le corps , montant au-dessus du sein , et descendant jusqu'à la ceinture. Elles portent aussi communément une robe de dessus de couleur bleue , nommée kolambi , comme la veste des hommes , elle descend jusqu'aux genoux ; elle a de longues manches qui se boutonnent aux poignets ; les femmes vont la tête nue , elles forment de leurs cheveux un nœud fixé par de grandes épingles en corne de buffles ou en cuivre , matières qu'elles emploient aussi pour leurs boucles d'oreille. Les

hommes et les femmes de toutes les classes portent des anneaux à leurs doigts.

Les enfans du peuple vont tout nus jusqu'à l'âge de six à sept ans; ceux des familles aisées ont un djarit et une veste.

Les gens riches ont dans la maison des sandales, des souliers et des pantouffles; et lorsque les chefs vont en voyage, ils ajoutent à l'habillement javanais des pantalons étroits de nankin ou d'autre étoffe, avec des bottes et des éperons à l'imitation des Européens.

Une marque de respect est de laisser tomber ses cheveux en présence de ses supérieurs; les chefs les laissent ordinairement flotter sur leur cou. Tout le monde se parfume la tête d'huiles odoriférantes.

Dans le grand costume de cour, les épaules, les bras, enfin tout le corps jusqu'aux hanches est entièrement nu; on a la tête couverte d'un koulouk, chapeau d'étoffe blanche ou bleue très-empesée; dans les occasions moins solennelles les chefs ont ce chapeau en velours noir, orné en or, et avec un bouton en diamant: le djarit revet la partie inférieure du corps; la ceinture doit être de galon d'or avec des franges pendantes aux deux bouts. On n'a qu'un seul kris qui se place à droite, à gauche on a un viddoung, espèce de serpette, et un petit couteau, indiquant que l'on est prêt à

exécuter les ordres du souverain, et à couper les branches des arbres et les herbes qui pourraient le gêner dans sa marche; la partie du corps qui est à nu, est ordinairement frottée de poudre blanche ou jaune. Le souverain lui-même est habillé de la même manière les jours de cérémonie, et son corps et ses bras sont couverts d'une poudre jaune brillante. Les femmes qui l'approchent, indépendamment des diamans et des fleurs qui ornent leurs cheveux, doivent avoir une ceinture en soie jaune, dont les deux extrémités teintes en rouge, pendent le long de chaque hanche jusqu'à terre.

Les rangs se distinguent à la manière dont on porte les kris, mais surtout par les couleurs du payong ou parasol; le souverain seul peut en avoir un doré; les payongs de la reine et de la famille royale sont jaunes; ceux de la famille de la reine et des enfans du souverain avec ses concubines sont blancs; ceux des chefs sont rouges, ceux des officiers inférieurs sont bleus.

Les Javanais, comme tous les insulaires leurs voisins, se noircissent les dents, ils regardent comme une chose honteuse de les avoir blanches ainsi que des chiens; ils ne les dorent pas comme les Sumatranais. Les gens du peuple se baignent une fois par jour, les gens comme il faut deux ou trois fois.

Les Javanais étant musulmans s'abstiennent

de la chair de pourceau et de toute boisson enivrante. Quelques-uns par un reste des superstitions attachées à leur ancienne religion qui était celle des Hindous, ne mangent pas de la chair de bœuf ou de vache. La viande de ces animaux, et celle des buffles, des daims, des chèvres, est exposée en vente dans tous les marchés, avec les volailles et les autres denrées. Le peuple est friand de la chair de cheval; il est défendu d'en tuer à moins qu'ils ne soient blessés ou malades. Du reste, les Javanais se nourrissent principalement de végétaux, et surtout de riz comme dans toute l'Asie; chacun y joint d'autres mets suivant ses facultés; on fait grand usage de poisson frais, ou séché ou salé: ils rejettent la tortue et tous les amphibiens. Ils aiment beaucoup le dindon.

Au contraire ils n'ont aucun goût pour le lait ni pour aucune des préparations faites avec cette substance. Leurs vaches n'en donnent pas beaucoup; ils font différentes espèces de pâtisseries et de confitures; ils colorent leurs mets de diverses manières; ils teignent en rouge les œufs durs; ils donnent au riz une couleur brune ou jaune. Ils font grand usage de carry, et assaisonnent leurs plats avec du blanchang.

Ils n'ont ni la frugalité des Hindous ni la gourmandise des Chinois; la fertilité de leur sol et l'activité de l'agriculture les empêchent de re-

douter la famine. Ils sont toujours prêts à partager leurs repas avec les étrangers, et exercent généreusement l'hospitalité. L'eau est leur unique boisson; les gens riches commencent par la faire bouillir; on la boit chaude, quelques-uns l'aromatisent avec de la cannelle et d'autres épices. Tous ceux qui peuvent se procurer du thé en prennent plusieurs fois dans la journée.

Tout le monde mâche la feuille de betel, la noix d'arek, le tabac et le gambir. L'usage de l'opium n'est que trop général et encouragé par l'avidité des Européens.

A l'exception de quelques chefs qui en ont pris l'habitude des Européens, les Javanais ne boivent ni vin ni liqueurs fortes. Les Chinois font avec le riz deux sortes de liqueurs fermentées.

Quand une femme est arrivée au troisième mois de sa grossesse, l'événement est annoncé à ses plus proches parens auxquels on envoie en même temps en présent du riz jaune, des huiles odoriférantes et des bougies. Les riches y ajoutent de la toile, des coupes en or, en argent ou en cuivre, et des aiguilles de ces métaux ou d'acier.

Au septième mois de la grossesse, on donne à tous les amis et parens un festin dans lequel le riz jaune domine. La femme enceinte doit ensuite se laver le corps avec le lait d'un coco vert, sur la surface duquel on a sculpté deux figures, l'une